

*Marc Pierret, Conte à rebours, Tinbad, 2017, 96 p., 15 €*

Bon, en guise de tasse de thé, la littérature – enfin le genre de littérature – qu'écrit Marc Pierret n'est pas à première vue ce que je prends plaisir à déguster vers les 16 heures, ce que je garde par-devers moi pour le relire un de ces jours, au hasard d'une soirée afin de lutter contre le désœuvrement. Est-ce pour autant une mauvaise rencontre ? Non, bien sûr, car les mauvaises rencontres, je ne les commente pas, à moins qu'elles se prennent pour le centre du monde littéraire, pour le simple plaisir d'en dire ce que je pense et de ne pas faillir à ma réputation. Bonne rencontre ? Non plus, car ce n'est pas à proprement parler une découverte : Marc Pierret publie depuis déjà près de cinquante ans et l'homme, si ce n'est l'écrivain, est connu sur la place parisienne, même si son/ses personnages se plaignent à loisir de ne pas être lus – mais c'est bien le propre de tout écrivain. Ni mauvaise, ni bonne, de ces livres donc avec lesquels on a passé un bon moment, ni plus agréable, ni moins agréable que ceux que l'on aurait pu passer avec d'autres que l'on ignore, car on ne les a pas encore remarqués et on ne les remarquera peut-être jamais. Ce qui sauve le dernier roman de Marc Pierret, ce n'est pas le ton, parfois irritant – les points de suspension, en bon célinien que je suis, cela commence à devenir de l'ordre d'un style classique –, mais plutôt la dérision, l'humour corrosif qui animent ces pages. Le narrateur se fourvoie volontairement dans une histoire à dormir debout – comme le conte justement –, celle d'un dermatologue résidant à Lacanau et attiré par les dons de conteuse d'une pâtissière qui rappelle à l'auteur-narrateur une autre femme, rencontrée quelques années auparavant. On aura compris que la narration n'est qu'un prétexte à une tentation autobiographique que Marc Pierret ne fuit pas – si on le suit à la lettre, ce qu'il ne faut jamais faire – puisque le roman que l'on est censé lire s'évapore entre nos doigts, se dilue dans la digression, puis la mise à distance toujours corrosive, absolument ironique. Sans cette ironie et la corrosion littéraire qui en découle, ce roman serait devenu prétentieux, enflé, amphigourique,